

MARCEL ARLAND

LES
PLUS BEAUX
DE NOS JOURS

nrf

GALLIMARD





**LES PLUS BEAUX
DE NOS JOURS**

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS ET NOUVELLES

- TERRES ÉTRANGÈRES (1923)
ÉTIENNE (1924)
MONIQUE (1926)
LES AMES EN PEINE (1927)
ÉDITH (1929)
L'ORDRE (1929)
ANTARÈS (1932)
LES VIVANTS (1934)
LA VIGIE (1935)
LES PLUS BEAUX DE NOS JOURS (1937)
TERRE NATALE (1938) (*illustré par GALANIS, 1946*)
LA GRACE (1941)
ZÉLIE DANS LE DÉSERT (1944)
IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE (1947)

ESSAIS

- LA ROUTE OBSCURE (1924)
ÉTAPES (1927)
OU LE CŒUR SE PARTAGE (1929)
CARNETS DE GILBERT, *illustré par ROUAULT (1931); édition nouvelle (1944)*
SUR UNE TERRE MENACÉE (1941)

CRITIQUE

- ESSAIS CRITIQUES (1931)
ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, CHOIX ET COMMENTAIRES (1941)
LE PROMENEUR (1944)
LES ÉCHANGES (1946)
PASCAL, ÉTUDE ET CHOIX (1946)

Tout ces livres : chez Gallimard (sauf l'*Anthologie* et *Sur une Terre menacée* chez Stock, *Le Promeneur* au Pavois et *Pascal* à l'Enfant-Poète).

MARCEL ARLAND

LES
PLUS BEAUX
DE NOS JOURS

nrf

GALLIMARD
dix-neuvième édition

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à soixante-quinze exemplaires et comprend : vingt exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre dont : quinze exemplaires numérotés de 1 à 15 et cinq exemplaires hors commerce marqués de A à E; et cinquante-cinq exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma Navarre, dont : trente-cinq exemplaires numérotés de 16 à 50 et vingt exemplaires hors commerce numérotés de 51 à 70.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1937.*

A JACQUES CHARDONNE

son ami

M. A.



I
LE TÉMOIN

Quelques pas : ce fut l'ombre. Non pas une ombre profonde ni pesante ; simplement moins d'éclat, moins de chaleur ; à peine de l'ombre, — une lumière que les pins rendaient plus subtile et soudain odorante.

Sur la route caillouteuse, les sandales de la jeune fille parfois butaient. André avançait la main ; elle y posait la sienne, moins pour chercher un appui que pour sentir cet appui, cette vigilance, cette entente. Puis son corps se tendait : la tête en arrière, bouche entr'ouverte, lèvres molles et dures ; le long cou gonflé ; sous le chandail bleu, les lignes pures de la gorge. Du coin de l'œil, André la guettait, inquiet et confiant, toujours avide. Ces traits serrés, ces jambes délicates, ce corps adolescent, que cherchent-ils ? Si mobiles qu'à tout instant on craint et on espère une métamorphose, une découverte, un aveu. Non, elle se remet en marche, un peu confuse, un peu ironique (c'est sa

pudeur), garçonnière — avec bonne volonté. Rien qu'un jeune corps qui sent sa jeunesse. Et son bonheur ? Ne soyons pas avarés : son bonheur. Notre bonheur.

— Si vous êtes fatiguée, Denise ?

— Moi !

— Vous avez conduit depuis le déjeuner.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Vous avez dressé votre tente et une bonne moitié de la mienne.

— Je ne suis pas fatiguée.

Et tout de suite, avec ce rire qui n'osait pas encore sonner pleinement :

— Oh ! je fais la vaillante ; mais je ne le suis guère. La vérité, c'est que je ne me reconnais plus. Vous comprenez : cette promenade, cet air. Et puis...

— Oui.

Ils s'étaient tournés l'un vers l'autre. Elle le regarda, rit encore, d'un rire rapide, puis chantonna. Et soudain :

— Et Luc ?

Alors, les mains en porte-voix :

— Luc ! Luc !

A cinquante pas en arrière, Luc déboucha d'un sentier, entre les pins.

— Luc ! grand flemmard ! Dépêchez-vous. On ne sait jamais où vous êtes.

Il s'avancait, dégingandé, bras ballants, paisible.

— Regardez-le, André. Regardez cette limace.

Une limace, non, un échassier. Mais dépêchez-vous, Luc ; vous nous faites mourir.

Quand il les eut presque rejoints, il s'arrêta, balança les épaules et sourit. On ne pouvait voir ses yeux derrière les lunettes ; mais ce grand sourire, franc, un peu enfantin, donnait tant de douceur au long visage osseux que Denise à son tour se prit à sourire.

— Et où s'est-il fourré ? Mon pauvre garçon, regardez vos vêtements. Vous êtes plein de sable. Mais brossez-vous !

Sans hâte, il donna deux ou trois tapes à son veston, puis attendit.

— Et vous n'êtes pas rasé. *

— Mais...

— Vous ne vous êtes pas rasé depuis deux jours. Vous avez une mine !

— Mais, Denise...

— Un bandit des grands chemins, voilà à qui vous ressemblez. Oh ! ne souriez donc pas toujours !

— Mais enfin, Denise, avec cette vie de campement, je n'ai pas trouvé le temps...

— André l'a bien trouvé.

Elle rougit et d'une voix un peu changée :

— Il est vrai qu'il avait moins d'ouvrage.

Stotte ! Toujours trop ou trop peu. Cette dispute complaisante, ces mines de petites fille et, pour finir, cette blessure... Mais Luc, joignant plaisamment les mains :

— Oh ! lui ! lui, je ne sais pas comme il s'y prend ; je l'ai toujours vu impeccable.

— Il faut bien dire, Luc, que vous avez fait toutes les courses.

Elle s'approchait de lui. Mais c'était encore André qu'elle voyait, net, racé, toujours à sa place où qu'il fût, dans cette campagne perdue comme à Paris. Ces deux amis, parfait contraste ! Elle tremblait de l'avoir trop marqué, ravie pourtant, elle n'y pouvait rien, et lourde d'orgueil :

— Et puis, Luc, au fond, j'aime bien les brigands, même barbus.

— Non, non, trop tard. Je me raserai, Denise, je ne tarderai pas à me raser.

Mi-tournée vers André, elle parut l'appeler à l'aide :

— Je ne sais plus que lui dire.

André avait suivi la scène d'un œil amusé.

— Bon, fit-il. Et maintenant, si nous poursuivions ?

Ils pénétrèrent plus avant dans la forêt. C'était le milieu de l'après-midi. Pas de bruit, à croire que toutes ces terres, à peines peuplées d'hommes, étaient vides de bêtes. On avançait dans un grand monde végétal. La route montait en pente rapide vers le col ; n'importe, il était bon de marcher, naturel et bon comme d'ouvrir la bouche et de partager l'air des pins.

Les fiancés allaient d'un pas égal, lui, la tête

droite, Denise, les yeux au sol. Leurs mains se frôlaient au hasard de la marche ; ils ne le cherchaient pas, s'écartaient même aussitôt ; l'instant d'après, c'était encore, on ne savait comment, cette furtive rencontre.

Derrière eux, Luc s'attardait, poussait du pied une pierre ou, cassant un bourgeon de sapin, le portait à la bouche et mâchait lentement. Ce n'est pas facile de rendre légère une présence, fût-ce la plus amicale. Ne les gênait-il pas ? Peut-être devrait-il se cacher ? Mais quoi ! il entendait déjà les cris, la gronderie de Denise. Et puis il avait besoin d'eux.

« J'ai besoin d'eux. J'avais un ami. Dieu sait tout ce que je lui dois, ce qu'il m'a donné depuis cinq ans. C'est bien simple : il m'a sauvé. Cela ne suffisait sans doute pas : voilà qu'il m'a donné une amie. »

Et songeant à sa première rencontre avec Denise, il se mit à rire. André ne l'avait pas prévenu, et soudain cette fille élégante, rapide dans ses gestes et ses paroles — tout un monde que Luc ignorait, qui était celui d'André, sans doute, mais dont André ne parlait jamais. Il s'était assis, il avait fumé sans rien dire, pataud à souhait et content de l'être. Va-t-elle partir ? Elle restait. Alors, regardant André : « Mais est-ce que... ? »

— Eh bien ! oui, j'ai été jaloux, pendant une bonne semaine.

Une semaine, Luc exagère. Pendant une heure, jusqu'à ce qu'il eût surpris un regard que la jeune fille attachait à la dérobée sur André, un regard craintif, traqué, sans défense et pourtant radieux. « Mais elle l'aime, elle l'admire, elle le comprend. » Il avait longuement tapé sa pipe sur la table, puis s'était lancé dans une histoire sans queue ni tête, qui laissa Denise déconcertée.

Luc ramassa un caillou et, de toutes sa force, le lança vers la cime d'un arbre. La pierre ricocha sur une branche, puis tomba, avec un bruit sourd, sur la couche d'aiguilles. Denise, se retournant, le menaça du doigt.

— Elle est... elle est merveilleuse.

Son visage le démangeait ; il passa la main sur les joues râpeuses, rencontra un bouton : encore les moustiques.

— Elle est merveilleuse. Elle est simple, elle est intelligente, elle est belle. Elle est digne d'André.

Il en passait. Elle lui avait dit : « Vous êtes le meilleur ami d'André. Il faut que vous soyez aussi le mien. » Et dit aussi, un autre jour : « A présent, il faut nous appeler par nos prénoms. » Puis elle l'avait presque imploré pour qu'il les accompagnât en camping. « Mais, Denise, au bout d'une heure, vous aurez assez de moi. » Elle, soudain grave : « Sans vous, nous ne serions pas pleinement heureux. »

— Leur bonheur ! Voilà, cela m'a été donné.

L'homme le plus noble que j'aie connu et cette fille merveilleuse sont heureux. Je vois leur bonheur. J'éprouve leur bonheur. Leur bonheur ? comme si ce n'était pas le mien aussi.

Un rais de soleil, entre deux arbres, faisait trembler l'air.

— Ma foi, toute la terre peut bien danser, quand deux êtres comme ceux-là se sont rencontrés et reconnus. Ah ! maintenant je crois aux miracles.

Il les regarda, prêta l'oreille, et, n'entendant rien, s' alarma. Un désaccord ? une bouderie ? Pis, un peu de fatigue ?

— Eh ! là-bas !

Ils se retournèrent.

— Eh bien ? fit Denise.

— Rien, rien. Cela monte, hein ?

— Mon pauvre Luc, ce n'est pas la peine d'avoir de si grandes jambes.

La voix était joyeuse. Fausse inquiétude.

— Et tant pis s'ils ne comprennent pas. Comprendre quoi ? Comprendre, mes beaux amis, que vous n'êtes pas libres, que vous avez des devoirs envers vous et envers moi, que toute la terre vous regarde par mes yeux. Croyez-vous qu'un amour comme le vôtre soit chose banale ? J'entends, moi, que vous pensiez à tout instant : « Nous accomplissons un miracle, nous sommes un miracle. »

Une main dans la poche, de l'autre se grattant le menton, il se mit à dialoguer :

— Vous «entendez!» Et de quel droit? — Tous les droits, chers amis. Le droit d'un homme qui n'a pour maîtresse qu'une petite guenon; d'un garçon sans beauté particulière (la barbe mise à part), sans métier, sans argent, pas trop bête, c'est entendu, mais enfin d'un génie relatif. Et puis — et à la fin, cela suffit — le droit d'un ami sur ses amis.

Et les regardant encore, si seuls, si confiants, que le monde, à chacun de leurs pas, semblait se former autour d'eux et pour eux :

— Vous ne savez donc pas que vous vivez pour moi, que vous êtes ma vie.

Les arbres s'espaçaient; on atteignit une large lande de mousse et de bruyères — le sommet du massif. De brusques coups de vent couraient au ras de terre. Denise, une main à sa robe, l'autre sur ses cheveux, riait et tour à tour s'offrait et se déroba. Autour d'eux, c'était l'Auvergne : bois noirs, hameaux perdus, misérables pâtis, terre sans pittoresque, dure, triste, secrète dans sa liberté, non pas sans grandeur.

— Eh bien, Luc ?

— Eh bien, Denise ?

Il se laissa tomber lourdement auprès de la jeune fille et d'une voix douce :

— Il me semble que ce n'est pas mal.

— Luc, vous devez préparer un roman.

— J'ai toujours préparé un roman, Denise. C'est même pour cela qu'après l'usine, je me suis



**Œuvres de
MARCEL ARLAND**

NOUVELLES

Les Ames en Peine
Edith
Les Vivants
Les plus beaux de nos Jours
La Grâce
Il faut de tout pour faire un Monde

ROMANS

Etienne
Monique | Antarès
L'Ordre | La Vigie
Terre natale
Zélie dans le Désert

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

La Route obscure
Etapas
Où le cœur se partage
Carnets de Gilbert
Essais critiques | Les Échanges

ÉDITIONS RELIÉES

d'après les maquettes de Prassinós

L'Ordre | Antarès
La Vigie | Terre natale
Zélie dans le Désert
Il faut de tout pour faire un Monde

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

Carnets de Gilbert
*illustré d'une lithographie, trois dessins et
une gravure en couleurs par Rouault*
Terre natale
illustré de douze eaux-fortes par Galanis